





# LEUR SUPRÊME AGONIE

Cette récitation de leur mort, qu'on ne peut lire sans horreur, a été décrite dans le *New-York Evening Graphic* par M. Jack Greg, le seul journaliste qui fut autorisé à assister aux derniers moments de nos camarades.

Les mains de la grande communauté du Massachusetts se sont couvertes de sang cette nuit. Après sept années d'indiscrutable torture, Sacco et Vanzetti ont été jetés dans l'éternité.

Venez avec moi dans la « Maison des Morts ». On y voit les hommes de façon quelque peu différente de celle employée sur le reste de la terre. Les bostoniens — c'est-à-dire les bostoniens qui assassinent dans les prisons d'Etat — sont méthodiques. Ils ont le sang-froid d'une bande de tueurs d'hommes. Au surplus, ils sont diligents : beaucoup plus diligents que les tueurs d'hommes de Sing-Sing.

La « Maison des Morts » est ici beaucoup plus grande que celle de Sing-Sing. Elle a 6 mètres de haut, 20 mètres de long et 8 mètres de large. Le tableau de distribution et la chaise électrique sont à l'extrémité de la pièce.

Cette salle d'exécution est d'une blancheur immaculée et les lampes y projettent une lumière éblouissante. Pas de siège pour les témoins. Ceux-ci restent debout. Ils restent près de la chaise électrique, si près d'elle, même, qu'ils pourraient toucher l'homme qui y est attaché.

J'ai vu vingt hommes mourir sur la chaise électrique. Jusqu'ici, j'avais cru être insensible à toute horreur. Mais quand j'entra dans l'abattoir de Charlestown un sentiment de froide terreur m'enveloppa entièrement et me serra la gorge jusqu'à la suffocation. Je voulais m'asseoir, mais il n'y avait aucune chaise. Je pensais à Sacco et Vanzetti.

Pendant sept ans, ils avaient tenté d'échapper à cette hideuse chaise électrique. Pendant sept ans, ils avaient, jour et nuit, pensé et rêvé à la mort, et maintenant la mort était là tout près, à quelques minutes d'eux. Et songent à tout ce que ces deux hommes avaient enduré durant ces sept longues années que je parcourais par la pensée, je me préparai à assister à leur égorgement.

Rapidement, je vis le gardien-chef dispa-

raître par la porte séparant la chambre des condamnés à mort de la salle d'exécution. Quelques secondes plus tard, il revint avec Maderros. Cinq justes gardiens se saisirent de celui-ci et le poussèrent sur la chaise. Ils firent mieux que de l'y pousser, ils le traînèrent brutalement, comme un « flic » traîne un ivrogne rencontré dans la rue.

## Le bourreau est nerveux

Maderros les fixait de ses yeux étincelants et semblait avoir quelque chose à dire. Il agissait comme quelqu'un qui ne comprend rien et est révolté de la façon dont on le traite en le mettant sur la chaise électrique ; mais avant même qu'il eût pu se rendre compte de ce qui advenait, les quatre gardiens l'avaient attaché sur la chaise et Robert C. Elliott, le bourreau à la face allongée et pointue percée de deux petits yeux gris, lui fixait l'électrode sur le sommet de la tête.

J'observai qu'Elliott ne travaillait pas avec le même calme qu'à Sing-Sing où je l'avais déjà vu opérer. Il était extrêmement nerveux. Il semblait incapable de placer convenablement l'électrode sur le crâne de Maderros. Finalement, il parvint cependant à l'ajuster et s'approcha alors du tableau de distribution. Ses doigts, nerveusement, se promenaient sur l'interrupteur cependant que sa tête était tournée vers le directeur. Hendry, qui donna aussitôt le signal. Le bourreau mit alors la

Le courant commença à ronfler et à gronder. Elliott, la face au masque farouche, grotesque, restait à côté de son tableau, pendant que le courant mortel pénétrait ci traversait bruyamment le cerveau de Maderros.

Maderros fut déclaré mort, neuf minutes après son entrée dans l'abattoir. En hâte, les gardiens l'arrachèrent de la chaise.

Ah ! quels ouvriers que ces Bostoniens ! Ce sont vraiment des spécialistes, des as dans ce métier !

## Sacco la seconde victime

Alors, le chef-gardien s'en fut chercher Sacco. Dix secondes à peine écoulées, il était déjà avec lui dans la « chambre du massacre ». Les cinq puissants gardiens emportèrent le petit Sacco, émacié, affaibli, et littéralement le lancèrent vers la chaise.

Sacco semblait fatigué et las de cette bataille avec la vie. Ses gestes étaient ceux d'un homme pour lequel la mort est une délivrance. Il avait vécu avec la mort pendant sept ans, et maintenant il était prêt à faire le saut terrifiant dans l'infini pour un crime dont il était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

Sacco manifesta une certaine nervosité lorsque les gardiens l'attachèrent sur la chaise. Par deux fois, puissamment, il lança en italien : « Vive l'Anarchie », et ensuite, d'une voix claire, complètement détachée de toute émotion il dit :

« Adieu ma femme et mes enfants, adieu vous tous, mes amis et vous, aussi messieurs, adieu. Adieu ma mère. »

Pendant que Sacco parlait, Elliott, l'assistant officiel, se tenait à sa droite, et son visage diabolique traduisait l'hostilité. Il paraissait ennuyé et dérangé de ce délai et lorsque Sacco eut fini de causer, il lui plaça rapidement et brutalement l'électrode sur la tête et bondit littéralement vers le tableau de distribution. Il empoigna la manette et regarda le directeur.

## L'horrible scène de mort

Le directeur donna le signal. La manette s'abattit d'un seul coup et alors on entendit à nouveau le grondement et le roulement du courant de mort, qui brisant tout sur son passage, à travers le cerveau, pénétrait dans le corps de Sacco. Ses mains, qui s'étaient fébrilement agitées sur les bords du fauteuil fatal, se crispèrent immédiatement. Ses veines, sur ses longues et blanches mains, commencèrent à gonfler et de mesure en mesure, qu'elles éclataient et nous inondaient de sang.

Les veines jugulaires commencèrent à grossir lentement. J'eus l'impression qu'elles allaient éclater de son cou et finalement elles se transformèrent en deux énormes nœuds de chaque côté de la gorge. Un autre phénomène se produisit en même temps. Le cou de Sacco augmentait graduellement de proportion et devenait rouge vil.

Au moment où Sacco avait pris place sur la chaise électrique, j'avais remarqué combien il était anéanti. Son cou était aminci, un petit tuyau de vapeur. Cinq secondes après le passage du courant il était aussi énorme que celui d'un éléphant. Le passage du courant électrique dans le

corps, provoqua une violente convulsion des muscles, et c'est la raison pour laquelle le cou de Sacco devint semblable à celui d'un éléphant.

Et pendant que s'opérait cette terrifiante transformation une saute abondante s'exhalait de sa bouche et comme un torrent, la transpiration s'écoulait le long de son corps.

Mille neuf cents volts de « Justice » dégagent une chaleur d'environ 100 degrés. Comparez ces 100 degrés avec cette température de 35 degrés à l'ombre, dont vous vous plaignez parfois et vous vous ferez alors une idée de la façon dont les conservateurs et les hommes cultivés du Massachusetts rôtièrent vivants leurs semblables.

## Un horrible spectacle

Grand Dieu ! Vit-on jamais pareil spectacle à celui qui se déroula cette nuit dans le Centre de Culture. Trois hommes brûlés vifs. Trois hommes envoyés dans l'éternité après vingt-six minutes de torture ! Mais revenons à Sacco, car nous n'en avons pas encore fini avec lui.

Au second contact, Sacco fut pris d'indescriptibles convulsions. Il n'est pas de mots pour imaginer les contorsions du corps chef et malgre du « radical » et nul ne pourrait traduire l'expression du visage de l'assistant officiel lorsque au second coup de manette le corps de Sacco s'agitait comme si le malheureux voulait briser les liens qui le retenaient attaché à l'appareil de supplice.

Le petit Nicolas Sacco fut déclaré mort, 11 minutes après minuit.

## Tortionnaires raffinés

Maintenant, considérez ceci. Deux hommes ont été brûlés à mort en l'espace de douze minutes. Six minutes pour chacun. Cela est mieux que dans l'Etat de New-York où il faut habituellement neuf minutes pour rôti un homme.

Et avec quelle rapidité, les bostoniens dépassent la chaise électrique de l'Etat qui vient de mourir. Il leur faut, pour ce travail, encore moins de temps que pour mettre le condamné sur le fauteuil. Ils sont merveilleux.

Mais douze minutes s'étaient écoulées, et dans la cellule des morts l'innocent et poétique Vanzetti attendait toujours. Pendant

douze minutes il était resté assis, là derrière, attendant.

## Des minutes qui sont une éternité

Il avait d'abord vu partir Maderros. Ensuite il vit s'en aller l'ami de toute sa vie : Nicolas Sacco. Et après le départ de ce dernier il lui resta encore six minutes à attendre. Ses yeux se levèrent six minutes. Combien de temps cela a-t-il dû sembler à Vanzetti. Les secondes devaient se transformer en minutes et les minutes en éternités durant cet espace où assis là il attendait les meurtriers légaux de la loi sanguinaire, qui devaient venir le chercher.

Si jamais être humain a vécu six minutes du plus cruel déchirement, c'est bien Vanzetti le petit Italien, dont les pensées débordaient de poésie et d'amour.

Finalement Vanzetti entra dans la « Chambre des Morts », la tête haute.

Par Dieu ! Personne ne me fera croire que Vanzetti fut capable de tuer un homme. Il avait sur le visage une expression qui semblait dire : « Je suis affligé pour vous tous qui me regardez et êtes là pour me mettre à mort. »

Jamais je n'ai vu une semblable expression. Vanzetti a le visage d'un homme incapable de faire du mal à une mouche. Ne me dites pas qu'il fut l'auteur d'un crime.

Avec un sourire il entra et prit place sur la chaise. Je ne devrais pas dire qu'il prit place sur la chaise ; car sitôt qu'il pénétra dans la salle d'exécution, les gardiens l'empoignèrent et le recloquèrent le conduisirent jusqu'au fauteuil. Mais il sembla ne pas remarquer la brutalité des gardiens et sans que son sourire quittât son visage il demanda à dire quelques choses.

Le directeur Hendry ordonna aux gardes de s'éloigner du fauteuil. Elliott, le bourreau, recula vers son tableau de distribution. Il commençait à ajuster l'électrode lorsque le directeur lui intima de suspendre ses préparatifs.

## Jusqu'au bout il protesta de son innocence

« Je désire, une fois encore, vous affirmer, à vous, que je suis innocent de tous les crimes. Non seulement de celui qui m'a mené ici, mais de tous les crimes », déclara Vanzetti.

Il hésita une seconde, puis il poursuivit entouré par une émotion intense.

« Messieurs, je veux vous pardonner pour tout le mal que vous m'avez fait. Je suis un homme innocent, je n'ai jamais tué personne. Adieu Messieurs. »

Pouvez-vous imaginer qu'un assassin puisse tenir un tel langage à une bande de meurtriers légaux au moment où ces derniers s'approprient à le jeter dans la nuit du tombeau. Il n'y eut jamais place pour une parcelle de crime dans le cœur de Vanzetti.

Lorsqu'il indiqua avoir dit son dernier mot, l'équipe macabre se mit à l'ouvrage. Elliott s'avança pour fixer l'électrode. Vanzetti manifesta quelques signes de nervosité. J'observais ses mains pendantes le long des bras du fauteuil. Elles s'agitèrent comme les mains d'un cocaïnomanne sous l'emprise de la drogue.

Subitement la manette meurtrière s'abaisa et l'impressionnant spectacle de mort recommença, comme pour les autres. Une asphyxiant odeur de chair brûlée enveloppa l'abattoir. Le cou de Vanzetti, lentement mais sûrement, tournoya en rouge sang et les veines jugulaires se crispèrent et se nouèrent. Le même phénomène se produisit pour les veines des mains : le cou prenait d'énormes proportions cependant que la hache s'échappait à flots de la bouche.

## Trois assassinats en 26 minutes ..

Au second coup de manette, le corps sans vie de Vanzetti se crispa et se dressa au point qu'il semblait qu'il allait s'échapper de la chaise et lorsque le courant fut coupé le corps s'affaissa avec un bruit sourd.

Vanzetti était mort. Sacco était mort. Maderros était mort. En l'espace de vingt-six minutes la sanginaire justice humaine avait assassiné trois hommes dont deux reconnus innocents par plus de la moitié du monde.

La communauté du Massachusetts a tué ces deux hommes parce qu'elle prétend que la vie humaine est sacrée.

Le gouverneur Fuller dit qu'il croit en la peine capitale. Il veut d'affirmer que le crime prévient le crime. Mais l'Etat du Massachusetts n'a pas écrit la dernière page du drame avec la mort de Sacco et de Vanzetti. Non, ce n'est pas fini encore.

# En France, sous le règne des flics

Où nous intensifierons notre propagande. Nous nous associerons de plus en plus étroitement et affectueusement entre anarchistes communistes et ainsi en augmentant nos possibilités d'action nous clarifions notre champ d'influence.

Mais ce n'est pas tout. Nous voulons que nos camarades qui souffrent dans les prisons soient rendus à la liberté. Si Vanzetti avaient pu être sauvés, nous aurions pu être sauvés. Aujourd'hui avec nous pour exiger la libération des prisonniers, ceux qui connaissent les tourments consécutifs à l'emprisonnement.

En ce jour triste d'un anniversaire douloureux nous nous faisons donc un devoir de rappeler à la mémoire de tous, quelques-uns de ceux qu'il ne faut pas abandonner.

N'est-ce pas ainsi qu'il faut commémorer nos deux morts ?

## Gourmelon

Voilà une nouvelle affaire où, les « chats-tourne » de province — de Brest pour préciser — méritent à un droit de droit comme un militant syndicaliste, pour le déconstruire d'abord, le condamner ensuite.

GOURMELON ! Ce nom sonne agréablement à nos oreilles. Les « vieux » se rappellent. C'est en 1910, au lendemain de la grève des cheminots qui venait, sous l'influence des politiciens socialistes, de se terminer par un échec retentissant. La rancœur, la colère étaient grandes chez tous les révolutionnaires et le journal *La Guerre Sociale* d'alors se faisait courageusement l'interprète des uns et des autres en donnant comme mots d'ordre : le sabotage des voies ferrées.

Mlle Cisaille en mains, Gourmelon fut surpris (à-bas, dans le Finistère, par les gardiens). Il revendiqua fièrement son acte qui lui coûtait trois ans de prison.

Depuis, Gourmelon s'était quelque peu rallié au syndicalisme réformiste, tout en gardant une grande sympathie pour nos milieux. Ce n'est pas pour cela que nous le laisserions tomber, nous en donnons l'assurance à nos amis, à ses amis, de Brest.

Gourmelon était directeur d'une coopérative de production bretonne. En mai 1927, un carnet de chèques est subtilisé à la coopérative. Un faux est fait, une signature est habilement imitée et la banque qui avait ouvert un crédit à la coopérative en est pour ses 34.000 francs.

Jusqu'ici le mal n'est pas grand. Mais il faut un coupable à la justice. Une instruction est ouverte. Le directeur de la coopérative, d'autres sont soupçonnés, mais à chaque fois des expertises en écritures les innocentent.

Mais il faut absolument un coupable à la justice.

D'autres experts en écritures furent appelés et malgré l'évidence de son innocence, Gourmelon a été arrêté voilà un mois.

Il n'est pas condamné encore. Nous pouvons donc empêcher que la canaille soit consommée jusqu'au bout.

Mais Gourmelon pourra-t-il attendre jusqu'à ? Il est très gravement malade et si l'emprisonnement se prolonge trop il se pourrait que, satisfait, la justice éteigne son action, Gourmelon étant mort.

## Serge di Modugno et Pavan

Serge di Modugno, exilé d'Italie et dont la compagnie est demeurée dans les horreurs du fascisme, est à la Santé depuis une année pour avoir aidé, ici, un vice-consul italien qui refusait, le narguant en outre, de prêter à sa compagnie les possibilités de venir en France le rejoindre.

Pavan est accusé d'avoir tué à Paris un

provocateur fasciste italien. Réfugié en Suisse, Pavan vient d'être livré à la justice française. Mauvais signe.

Pour ces deux-là, Mussolini, l'abject, obéissant comme pour Castagna et Bonomi de terribles condamnations ?

Où bien serons-nous capables de présenter, comme il faut, leur cas au grand public et de le faire absoudre d'abord par lui ?

## Ascaso, Durutti, Jover

L'on se rappelle l'ardente campagne qui aboutit l'an dernier à tirer des palles des bourreaux d'Espagne et d'Argentine nos trois camarades.

Libérés de prison, Ascaso, Durutti, Jover n'étaient pas au bout de leur peine. Ils étaient expulsés de France et de la Belgique, ni le Luxembourg, ni l'Allemagne, ni la Suisse ne voulurent les recevoir.

Ils revinrent en France où sous des noms d'emprunt, ils gagnèrent au jour le jour difficilement leur vie.

Ascaso et Durutti furent arrêtés à Lyon pour infraction à l'arrêté d'expulsion et condamnés au maximum de la peine, à six nouveaux mois d'emprisonnement. Ils doivent être libérés à la fin de ce mois.

Où se rendront-ils ensuite ?

Un seul pays leur ouvre ses portes : l'Espagne, mais ce serait pour les livrer au gao.

A ceux qui nous aidèrent à sauver l'année dernière Ascaso, Durutti, Jover nous disons : En pourchassant sans pitié, ces hommes, on peut les réduire à un acte de désespoir. Le permettez-vous ? Ne vous joindrez-vous pas à nous afin qu'ils soient tolérés dans un pays où dans un autre, en France, si c'est impossible ailleurs ?

## Vial

Condamné le 21 mars 1919 à dix ans de travaux forcés pour désertion et action antimilitariste et pacifiste pendant la guerre, Louis-Paul Vial, du Syndicat des Appréteurs de Lyon, fut transféré à Cayenne en 1922.

Depuis cette époque, il expie sur la terre de feu de la Guyane le crime d'avoir été un homme sous l'habit militaire et de s'être dressé, avec quelques camarades, contre l'abominable crime perpétré contre l'Humanité.

La condamnation de Vial, les moyens mis en œuvre pour l'obtenir et la faire porter au maximum, sont extraordinaires. Ils méritent d'être connus, afin que tous les ouvriers — qui sont appelés à défendre Vial sous peu et activement — soient exactement renseignés.

Voici comment on opéra : Vial, bien que déserteur, ne craignait pas de mener ouvertement une action vigoureuse en faveur de la paix.

Un jour, il rencontra des camarades plus malheureux que lui, déserteurs comme lui. Il leur donna asile dans un local qu'il possédait en dehors de son domicile, pour sa sécurité. Il aida ces pauvres diables du mieux qu'il put. Un jour, au cours d'une visite, il constata la présence d'un certain nombre d'objets dont la provenance lui parut suspecte. Il en fit la remarque à ses obligés et leur demanda de faire disparaître ces objets, de les remettre ailleurs. Il leur en donna les raisons. Par une sorte de prescience, Vial ne voulait pas qu'on pût ternir son action en faveur de la paix par la jonction de poursuites exercées pour des faits de droit commun auxquels il était d'ailleurs étranger. Ce fut cependant ce qui arriva.

Pris, tous les déserteurs, à l'instigation de l'un d'eux, un certain Thévenot, personnage policier à gages, dénoncèrent Vial comme étant l'instigateur de tous les coups faits par la bande.

Ils auront beau arguer plus tard, pour expliquer une telle attitude, que Vial était à l'abri en Suisse, il n'en restera pas moins dans l'âme une dégradation tardive, qu'ils se sont fait mal conduits vis-à-vis de celui qui les aida. Le « mouton » Thévenot fut le plus abject, mais cela ne saurait excuser les autres.

Rentré en France, Vial comparait, avec ses coaccusés, devant la cour d'assises du Rhône qui le condamna lui, l'innocent, le 31 juillet 1918, à dix ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour. On le tenait. Malgré la rétractation de tous ses co-inculpés, Vial comparait, avec cette condamnation, devant le conseil de guerre de Lyon. Il est condamné à huit ans de travaux forcés sans confusion des peines, puisqu'il y a deux juridictions.

Vial, qui, dans la seconde affaire, eut tout le courage de ses coaccusés, qui furent d'ailleurs condamnés eux aussi, et revendiquèrent courageusement leur action, est à Cayenne depuis 1922. Il y est resté l'homme courageux, loyal et sincère qu'il fut toujours. Son attitude impose à tous : gardiens et détenus. Trois fois déjà cet homme d'action s'est évadé. La dernière fois, il gagna le Brésil où il rencontra Dieudonné, autre forçat innocent, aujourd'hui libéré.

L'affaire Sacco-Vanzetti était dans sa phase la plus douloureuse. Vial, sans considérer sa propre situation, lutta pour arracher les martyrs à la mort. Signifié aux autorités brésiliennes, il est arrêté et remis aux mains des policiers français.

Vial est resté aussi lucide, aussi optimiste que par le passé. Viole ce qu'il a écrit tout récemment à l'une de ses camarades condamnée avec lui :

« Dans les sombres heures de silence, souvent, bien souvent, ma pensée s'est tournée vers ceux qui participèrent à cette action pacifique de 1918, qui avaient, eux aussi, payé pour avoir osé ce geste au moment où tous les cerveaux avaient sombré dans la tempête. Je me disais : que sont-ils devenus ? Où sont-ils ? Ont-ils, pour un échec, abandonné la lutte ? Je suis heureux d'apprendre qu'ils n'en ont rien, d'avoir de leurs nouvelles... »

Vial, malgré ses souffrances, n'a pas changé. Que le prolétariat, toutes fractions réunies pour cette œuvre, arrache, par son action persévérante, Vial à son triste sort. Pour Vial, tous à l'œuvre !

## Bonomini

Bonomini a été condamné à huit ans de travaux forcés — cette peine, depuis, a été commuée en huit années de réclusion — pour avoir tué, le 20 février 1924, le chef du fascio à Paris, le mouchard Bonserzivi, dont la mission était de traquer dans cette ville, ses malheureux compatriotes qui avaient dû s'y réfugier.

Bonomini, jeune Italien, avait assisté à la naissance du fascisme, l'avait vu se développer, avait été le témoin de quelques-uns de ses atrocités assassinales et, dès lors, s'était juré de venger, dans la mesure de ses possibilités, les victimes tombées sous les lâches coups des shires de Mussolini.

Mieux que nos paroles à nous, celles que Bonomini fut amené à prononcer devant les Assises montreront l'homme que l'on a osé condamner et que l'on tient toujours enfermé :

« Il me semble que MM. les Jurés ont été appelés ici pour juger mon acte et non pas pour juger le régime communiste ou bolcheviste. »

« Messieurs les Jurés, j'ai à vous dire maintenant quelle a été ma position à l'égard de la révolution russe. Comme une sorte de prescience, Vial ne voulait pas qu'on pût ternir son action en faveur de la paix par la jonction de poursuites exercées pour des faits de droit commun auxquels il était d'ailleurs étranger. Ce fut cependant ce qui arriva.

Pris, tous les déserteurs, à l'instigation de l'un d'eux, un certain Thévenot, personnage policier à gages, dénoncèrent Vial comme étant l'instigateur de tous les coups faits par la bande.

anarchiste j'ai été un des plus fidèles admirateurs de la révolution russe. Les anarchistes ont tout fait pour le triomphe de la révolution prolétarienne. Ils se sont battus pour elle dans les rues de Pétersbourg. Ils ont été ses plus acharnés défenseurs.

Les anarchistes, les individualistes sont aujourd'hui, en Russie, victimes de la dictature bolcheviste comme ils sont, en Italie, victimes de la dictature de Mussolini et des fascistes.

La révolution russe n'existe plus. Elle a été tuée, comme ont été tuées toutes les révolutions, depuis Elienne Marcel.

« Je suis l'ennemi du fascisme en chemise noire, comme je suis l'ennemi du bolchevisme en chemise rouge. »

« Ne vous dites pas, Messieurs, que dans mon acte j'ai voulu venger seulement mes camarades d'Italie. Non, j'ai entendu venger tout le prolétariat, ce prolétariat que j'aime immensément encore et pour lequel je ne regrette pas, pour lequel



BONOMINI

je suis même heureux d'avoir sacrifié ma vie, d'avoir sacrifié mes vingt ans, les printemps de ma vie.

« Messieurs les jurés, j'ai à vous dire que je ne suis pas communiste, je suis anarchiste. Un anarchiste n'a jamais servi que son idéal. Je le dis franchement, je suis ennemi de toutes les dictatures, de tous les despotes. Je suis l'ennemi de l'Etat, je suis l'ennemi de la propriété privée. Je suis un fils de la nature.

« Je n'ai jamais été étranger à aucun mouvement de revendication prolétarienne. J'ai lutté depuis mon plus jeune âge contre l'asservissement de l'humanité. Je lutterai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la liberté prolétarienne... »

« Vous me direz que je parle d'amour et que je suis ici pour avoir tué un homme.

« C'est vrai, je suis ici pour avoir tué un homme. Mais je vous répondrai que M. Bonserzivi, représentant de Mussolini, a été lui-même victime du fascisme, parce que ce sont les crimes du fascisme qui m'ont armé la main. »

Notre jeune et courageux camarade est en prison depuis 1.010 jours. Il est incarcéré, en ce moment, à la Maison de Force de Riom.

Y demeurera-t-il, pour notre honte, longtemps encore ?

## Taullè

La C. G. T. U. organisait le 1<sup>er</sup> mai 1922 une manifestation aux Obélisques à Saint-Ouen. En rentrant à Paris, la foule ouvrière subit une violente attaque qu'à l'habitude, les charges policières.

Un jeune homme, venu de province depuis peu, ne put contenir son indignation devant la sauvagerie déchaînée. Il tira dans la tas des brutes. Il en blessa deux. Mais il fut arrêté aussitôt. Pauvre diable ! Conduit dans un poste de police il fut roué

de coups au point que quarante-huit heures après il faisait son entrée à la Santé sur une civière.

Il a été condamné à dix années de réclusion.

Nous ne l'avons pas soutenu durant sa prévention et des camarades s'en étonnent.

Pourtant, nous étions prêts à lui assurer une sérieuse défense, les premières démarches étaient commencées. Taullè était d'accord avec nous, jusqu'à sa famille lui assurant la pression de la police, qui promit que notre camarade serait condamné légèrement s'il refusait tout concours des milieux révolutionnaires, nous sommes d'abord donné la défense de Taullè, et, comme nous résistions, elle convoqua le prisonnier qui nous pria d'écouter sa famille.

« Tu vois ce qu'avait été la mansuétude policière. »

Depuis le verdict infâme nous n'avons jamais oublié Taullè, toujours, lorsque nous parlâmes de nos prisonniers, nous avons rappelé son nom, son affaire, son martyre.

Du fond de sa geôle il nous a fait parvenir plusieurs fois de douloureux appels. Nous avons, dernièrement, quelques raisons de penser qu'une mesure de grâce serait prise en sa faveur à l'occasion du 14 juillet. Rien n'est venu et Taullè est gravement atteint de la tuberculose.

Mourra-t-il en prison, à la Centrale de Melun ? Son geste, tout de spontanéité et de solidarité courageuse avec ceux de sa classe lui vaudra-t-il de passer toute sa jeunesse en prison et d'y mourir ?

## Le Scandale des expulsions

Vraiment, depuis quelques mois, la police en prend un peu trop à son aise. Le préfet Chiappe n'a pourtant pas encore, que nous sachions, été proclamé dictateur. Et cependant, nos camarades étrangers, que les infâmes régimes liberticides qui règnent dans leurs pays contraignent à venir en France, nos amis réfugiés et bannis politiques, sont jetés à la plus odieuse comme la plus stupide répression.

Nous ne savons pas si ces mesures vexatoires autant qu'arbitraires, sont le résultat de conventions secrètes passées entre les différents gouvernements dictatoriaux et le gouvernement français, mais il suffit maintenant à un étranger d'être soupçonné de ne pas manifester une béate admiration pour l'état social actuel, il suffit qu'il soit simplement présumé capable d'être révolutionnaire, pour que les argousins posent leurs pattes sales sur ses épaules, l'envoient au Dépôt, d'où il sort accompagné par deux agents qui le reconduisent à la frontière, en vertu d'un arrêté d'expulsion administrative.

Qu'un camarade étranger assiste en simple spectateur à une réunion organisée par un groupement d'extrême-gauche, qu'il se rende pour acheter des livres ou pour y chercher un renseignement, à une librairie ou à un siège de journal ou d'organisation révolutionnaire, il se voit appréhender à la sortie et est immédiatement l'objet d'une mesure d'expulsion.

Cet état de choses, s'il était légal, serait déjà un scandale insupportable. Il est donc d'autant plus scandaleux qu'il est en violation formelle de la loi.

En effet, la loi dit que tout étranger qui aura commis un délit et qui aura été condamné pour ce délit sera expulsé du territoire de la République à l'expiration de sa peine.



# A l'Extérieur, sous diverses dictatures

Nous n'avons pas la prétention de donner ci-dessous un tableau complet de la répression mondiale. Hélas ! la réaction est plus terrible qu'on ne le suppose et ses victimes sont innombrables. Mais si déjà nous pouvions sauver tout de suite les persécutés que nous signalons et ébrécher les armées corréctes des dictateurs espagnols, italiens, russes, etc. ce serait une victoire dont nous pourrions nous montrer fiers et heureux.

## En Italie

Il est totalement impossible, en un article, de rappeler le long martyrologe de nos camarades italiens qui, dès le commencement du fascisme, ont opposé la plus rude résistance aux sicaires du « duce ». Combien sont-ils qui, maintenant, sont plongés dans les épreuves les plus dures ou bien sont déportés dans les îles de la Méditerranée, ou encore, ont été obligés de se réfugier à l'étranger !

Pourtant, cette page évangélique du mouvement anarchiste italien est une des plus émouvantes et mériterait d'être connue par tous les camarades. Elle est remplie d'épisodes d'abnégation et de courage plus magnifiques, mais aussi de beaucoup de douleur des victimes nombreuses qui souffrent, innocentes, dans les prisons.

Il nous suffira, aujourd'hui, de donner quelques noms pris parmi des milliers et des milliers pour donner un tableau suffisamment clair de la situation, toute de misère, des camarades incarcérés.

Les morts sont trop nombreux, bien que le souvenir ne puisse pas s'effacer de notre mémoire, et surtout dans les plus durs moments de notre vie, leurs figures se présentent à nous comme une prémonition. Mais ce sont surtout les innombrables prisonniers qu'il faut arracher des gâches que nous voulons rappeler ici.

Hélas ! il faudra tout un livre pour une simple énumération. Donnons-nous donc à lire quelques cas comme celui de Primo Bassi, rédacteur du journal *Sorgiamo*, de Imola, condamné à 20 ans de travaux forcés, bien qu'innocent, ou encore celui de la famille Dell'Amico, de Bergiola (Carara), dont tous les membres masculins, pères, fils et gendres, furent condamnés à 30 ans de prison. Parmi d'autres, les listes des condamnations : Dell'Amico Francesco, 30 années ; Dell'Amico Romano, 30 années ; Dell'Amico Ezio, 30 années ; Dell'Amico Ettore, 18 années ; Dell'Amico Gino, 30 années ; Dell'Amico Pietro, 30 années ; Dell'Amico Pasquino, 30 années ; Dell'Amico Giuseppe, 30 années ; Capri Andrea, 30 années ; Capri Oreste, 28 années ; Merelli Andrea, 30 années. Seules les femmes ont été laissées en liberté avec 6 petits enfants.

Pourquoi et comment tous ces camarades sont-ils en prison ? Lisons plutôt un passage d'une lettre d'un de nos malheureux camarades :

« Mon fils fut condamné parce qu'il accusa d'avoir participé à une démonstration où un agent fut tué le 21 janvier 1921 après un meeting organisé par le camarade Comaschi à Castellebole di Borgo Panigale. Mais il n'était pas Oreste ! Seulement, comme on trouva sur lui une carte de secrétaire du cercle révolutionnaire, on le condamna à 21 ans parce qu'il n'était âgé que de 18 ans. Maintenant, il est dans la prison de Porto Longone et il nous écrit que sa loi n'a pas changé et que pour son idéal, il est encore prêt à donner le restant de sa vie ».

Un autre cas : Oswaldo Bianchi, secrétaire de l'Union Anarchiste de Verderno, condamné à 30 ans de travaux forcés pour avoir organisé à Castelnuovo, la résistance ouvrière contre l'invasion des fascistes.

Les frères Tanini, de Florence, Boppino

condamné à 30 ans et Giuseppe, âgé de 15 ans lorsqu'il fut condamné, à 24 ans.

Mais cette liste pourrait bien continuer des pages et des pages, pour pouvoir rappeler seulement les noms de tous ceux qui émigrent dans les prisons ou dans les Cayennes d'Italie, complices seulement d'être restés fidèles à notre idéal et d'être restés des hommes. Mais cela est un très grave délit en Italie, délit que l'on paye



LUCETTI

avec la vie ou avec beaucoup d'années de prison. C'est pour cela que des camarades comme Luigi Galleani, Pasquale et Zelmira Biazzi, Porcelli, Meniconi, Guadagnini, etc., etc. sont déportés à Tremi, Lepari, Lampedusa, Ustica, etc.

C'est pour la même raison que des hommes comme Malatesta, Monticelli et autres, bien que laissés libres à Rome — selon l'affirmation de Mussolini — sont obligés de mener une vie de plus en plus insupportable et dure. Tous leurs mouvements sont surveillés, leurs visiteurs arrêtés et, parfois, immédiatement déportés.

Signalons le cas de notre cher Gino Lucetti qui, pour avoir tenté un geste justicier sur le monstre à face humaine, gémir, condamné à la détention perpétuelle, dans un *carcere duro* dont on ignore le lieu.

La prison, la torture, la déportation et la mort telle est, actuellement, la situation faite à nos camarades restés en Italie.

Mais cela ne peut arrêter le mouvement anarchiste. Les persécutions peuvent frapper les militants, chaque jour amène à nouveau la contribution au grand mouvement libérateur qui chassera la bande d'assassins du Pouvoir et qui amènera une ère nouvelle dans la Péninsule.

## En Espagne

En Espagne, la dictature pour être moins visiblement brutale qu'en Italie ne le cède en rien à celle de sa consœur en abjection.

Mais la répression s'exerce si régulièrement et depuis si longtemps là-bas que nous ne mentionnons pas en disant que l'accession au pouvoir de Primo de Rivera n'en a guère augmenté le rythme. Non, car, hélas ! bien avant sa venue on y assassinait et on y emprisonnait, sans gêne, les militants anarchistes et syndicalistes.

Près de cent camarades sont actuellement enfermés dans la prison de Barcelone.

Neuf condamnés à des peines variant entre quarante et cinquante années de détention.

Vingt condamnés à des peines de vingt à trente ans.

Ne pouvant faire aujourd'hui l'énumération complète de tous les emprisonnés d'Espagne — nous le ferons une autre fois — nous ne citerons aucun nom.

Sauf celui d'Alamarcha qui mêlé, ici en France, à l'affaire Ascaso, Durutti, Jover, fut livré à l'Espagne sans aucune raison. La preuve : c'est que les juges espagnols le maintiennent en prison au titre de détenu administratif, ne trouvant rien de précis à lui reprocher pour le traduire devant leurs tribunaux.

Il serait peut-être temps, à moins que la solidarité entre anarchistes ne soit qu'un vain mot, de reprendre le chemin de l'Ambassade d'Espagne.

## En Russie

Les persécutions des anarchistes commencèrent dès que le gouvernement bolchevique se sentit assez fort. Infinitement plus faible que le gouvernement, le mouvement anarchiste devait inévitablement succomber.

En avril 1918, six mois après la Révolution d'Octobre, l'organisation libérale de Moscou fut complètement démantelée par la répression. C'était la première attaque gouvernementale contre ceux qui croyaient de leur devoir de ne pas laisser la Révolution dévier et s'éteindre.

Ce ne devait pas être la dernière. Et il n'est pas exagéré d'affirmer que depuis 1918 c'est toute la Russie révolutionnaire que le pouvoir bolcheviste emprisonna et démantela.

En réalité, l'anarchisme, l'idée anarchiste et la parole anarchiste ont disparu de 1919 déclarés hors la loi en Russie.

Mais nos lecteurs sont depuis longtemps fixés sur ce qu'est le « paradis » bolchevique. Toutefois, nous voulons en ce qui concerne la répression en Russie citer quelques exemples de cette répression pour qu'à l'occasion ils puissent répondre aux bourgeois et calomnieux de la troisième internationale.

ZUCKERMANN (Moïse). — Ouvrier, arrêté à Moscou vers la fin de 1922 et déporté administrativement pour trois ans aux Solovki, comme anarchiste. Fut à plusieurs reprises la grève de la faim, d'une durée de sept à treize jours. Contracta le paludisme et une affection intestinale. Fut transféré des îles de Solovki à la prison politique de Verkhne-Oural'sk (Sibérie) où il séjourna jusqu'à expiration de son temps, en 1925. Étant donné son état de santé, il fut placé à l'infirmerie de la prison où il subit une opération. Fut immédiatement après, encore faible et malade, envoyé administrativement pour trois ans en exil dans le village de Kolpachevo, en Sibérie. Ouvrier encore très malade, il fut conduit par étapes, ce qui l'obligea à un long et pénible voyage de trois mois.

ZILBERG. — Ouvrier tailleur émigré à l'étranger sous le tsarisme. Rentra pour participer à la révolution. Prît part à la résistance armée contre les Blancs à Odesa. Travailla plus tard aux usines du trust d'habillement à Moscou. Très estimé des ouvriers de sa corporation, il fut pendant un certain temps membre du Bureau syndical de Moscou. Fut désigné ensuite par le Syndicat pour suivre des cours à la Faculté ouvrière. Arrêté en 1923 pour avoir fait partie d'un Cercle d'études lisant les œuvres de certains écrivains anarchistes autorisés par la censure russe. Accomplit trois ans d'exil dans la province de Tobolsk (Sibérie). Après avoir terminé cette peine,

fut condamné à nouveau à trois ans d'exil à Tver.

SERGUEIEFF (Victor). — Arrêté pour avoir organisé une coopérative paysanne. Exilé à Arkhangel, comme anarchiste, et déporté ensuite plus loin encore, à Tiouméne, pour avoir entretenu de la correspondance avec des anarchistes à l'étranger.

RTCHENKO. — Ouvrier, membre du Groupe de Karéline, organisation tolérée officiellement à cette époque par le gouvernement russe. Arrêté en 1924 dans la province de Minsk. Comme preuves de sa « subversion » on lui fit lire des œuvres de Kropotkine et de Tolstoï, éditions autorisées par la censure russe. Exilé à Arkhangel.

POLOSOVA (Tatiana). — Employée à la maison d'édition « Golos Trouda », à Moscou. Arrêtée à la fin de 1923 comme membre du Comité de Secours aux Prisonniers Anarchistes. Condamnée administrativement à trois ans de détention aux Solovki. Transférée de là à la prison politique cellulaire de Verkhne-Oural'sk et, après expiration de son temps, à Tver.

REIDMANE (Yourri). — Arrêté en 1923. Actuellement en exil, avec sa femme et son enfant, au village de Parabel, province de Tomsk (Sibérie). En certain nombre d'autres camarades sont exilés à Parabel. Parmi eux : Boris Némertski et sa femme, Alexandre, frère de Yourri, et plusieurs autres.

ISEBSKAIA (Sophie). — Doctoresse. Avant d'être emprisonnée comme anarchiste sous les tsars. Arrêtée par les Bolcheviks à Petrograd en été 1926. Exilée administrativement pour trois ans dans le district de Narim (Sibérie).

KOURGANSKAIA. — Ouvrière. Après avoir été arrêtée et traitée, pendant des années, de prison en prison (entre autres, aux îles de Solovki), fut exilée à Toula où elle se trouve avec ses deux enfants, dans une situation très pénible. Contracta une maladie sérieuse.

CHULMANN (Raïa). — Étudiante, arrêtée à Petrograd le 8 février 1925, au cours d'une réunion mémoriale de Kropotkine. Fut « condamnée » administrativement à la prison et enfermée à Verkhne-Oural'sk. Après les violences horribles infligées aux détenus de cette prison, en 1928, Raïa montra des signes d'une affection mentale. Grâce aux relations de ses parents avec les milieux bolchevistes dirigeants, on obtint l'autorisation de transférer la malade dans un hôpital de Moscou, sous la surveillance de la Guépéou.

D'après les dernières nouvelles, la Guépéou eut de décider que Chulmann, guérie, devait réintégrer sa prison. En cours de route, la camarade a eu deux crises de folie.

Ce ne sont là, hélas ! que quelques cas parmi beaucoup d'autres.

Ces cas ne peuvent être niés. A ceux qui le tenteraient répondre, camarades, qu'une commission d'enquête, impartiale, indépendante, a été réclmée par le Comité de Défense International Anarchiste au gouvernement russe, au parti communiste français, sans aucun succès.

## En Argentine

Malgré la répression qui sévit là-bas, comme une chose courante, nous ne retiendrons qu'un cas parmi tant d'autres. Nous ne parlerons que d'un seul prisonnier, mais quel prisonnier !

Les organisations syndicales d'Argentine manifestèrent le 4<sup>er</sup> mai 1900 pour leurs revendications immédiates et en souvenir des martyrs de Chicago. Les prolétaires de Buenos-Ayres

s'étaient emparés de la rue. La manifestation était puissante, mais pas du goût de la police qui, sous les ordres de son chef, le colonel Falcon, sauvagement, à l'aide de fusils et de mitrailleuses, assassina huit manifestants et en blessa plus de cent.

Les travailleurs argentins répliquèrent contre ils purent, mais la vraie



SIMON RADOWISKY

risposte fut faite, par un enfant de dix-neuf ans qui abattit le préfet de police.

Retenez bien ce nom, retenez bien le nom de ce vaillant, Simon Radowitsky, qui depuis lors est enterré vivant dans les terribles bagnes de la Terre de Feu.

Retenez bien ce nom, et lorsque l'on fera appel à vous, en sa faveur, soyez prêts.

## En Bulgarie

La Bulgarie, pays de cinq millions d'habitants, est sous la domination d'une autocratie féodale. Malgré une répression continue, malgré la sauvagerie des ligues fascistes, une bonne partie du prolétariat reste courageusement en lutte contre la tyrannie.

Nos camarades anarchistes révolutionnaires, qui sont de beaucoup les plus persécutés, mènent particulièrement une lutte ardente pour la liberté.

Il faut avoir entendu les récits de ceux qui sont parmi nous momentanément pour comprendre le stoïcisme d'une jeunesse révolutionnaire.

Le tyran Liapcheff, qui se revendique de la « démocratie », n'a rien de mieux à offrir que le précédent. Aujourd'hui, plus qu'ailleurs, c'est la classe ouvrière à ceux qui ne savent pas trembler et qui ne se courbent pas.

Traqués, poursuivis, les anarchistes se réfugient dans les montagnes et résistent toujours.

La bourgeoisie bulgare qui sait entretenir sa domination, ne « fait pas de quartier » ; malheur à ceux d'entre les nôtres qui sont pris, car alors pour eux c'est le bûche et trop souvent la mort. En mars 1923, trente anarchistes furent choisis comme otages parmi la population de Yambol et fusillés sans jugement.

Chaque jour, depuis, à vu de nos braves compagnons condamnés à mort. Pour être fixé sur le degré de répression, ferons que sévit dans cette partie des Balkans, il suffirait de relater le fait suivant :

« L'anarchiste-communiste Dimitri Andonoff vient d'être condamné à cinq an-

nées de cachot pour avoir traduit la plate-forme de nos camarades russes.

Au prononcé du jugement, Andonoff s'écria : « Je n'ai jamais attendu d'autre justice des juges fascistes ».

Les prisons bulgares regorgent de prisonniers, mais malgré la tyrannie de Liapcheff, la propagande s'accroît. Des amis nous font savoir qu'à Sofia, toute la jeunesse qui pense se range du côté de notre idéal.

La foi et le fervor des anarchistes de Bulgarie auront raison d'une brutalité sanguinaire.

Malgré l'illégalité, la mise hors la loi de la bataille, c'est aux cris de : Vive la Liberté ! Vive l'Anarchie ! que les militants vont au sacrifice.

Camarades de France, c'est à nous de comprendre la valeur de ces lueurs. Demain ce sera probablement notre tour, et le courage des compagnons bulgares nous servira alors d'exemple.

Pour le moment, que nos sentiments de solidarité se manifestent en faveur du Comité pour la défense des Anarchistes persécutés en Bulgarie.

L'aide que nous apporterons à nos valeureux compagnons leur sera un appoint moral dans la lutte à mort qu'ils ont engagée contre leurs tyrans.

P. S. — Sous peu, nous serons en mesure de faire connaître les noms d'un grand nombre d'anarchistes qui sont tombés ou qui sont prisonniers dans ce pays.

## ET MAINTENANT...

Quand cet anniversaire sera passé nous en tiendrons-nous à cette vague commémoration ?

Est-ce que rien de positif ne sortira de ce rappel des faits sanglants vieux d'une année ?

Est-ce que nous aurons sorti de l'ombre, une fois de plus, le nom de nombreux emprisonnés pour, une fois de plus, abandonner leur pauvre carcasse aux misères infinies de la géolè ?

Ou bien, faisant fi des querelles personnelles, de divergences quant au problème de l'organisation, les anarchistes-communistes sauront-ils être forts afin que leurs interventions continues dans tous les domaines marquent sur les événements ?

Est-ce que les uns et les autres vont n'être pas profondément troublés par les exactions et les crimes de la bourgeoisie et leurs détestables suppôts ?

Défendez-vous ! Défendez-vous !

Et comment le faire si la désunion demeure dans nos rangs ?

Les camarades réunis à Amiens viennent d'accomplir un louable effort — le texte ci-dessous en fournit maintes preuves — pour la réconciliation des anarchistes-communistes.

Se trouvera-t-il des anarchistes-communistes pour tarder longtemps encore à répondre favorablement à cet appel ?

# Réalisons l'Unité Anarchiste-Communiste!

## APRÈS LE CONGRÈS

Tous ceux qui veulent voir la grande famille anarchiste-communiste fraternellement unie et bien décidée à faire bloc contre l'ennemi commun : l'autorité ont de sérieuses raisons de se réjouir.

Le Congrès de l'Union anarchiste communiste révolutionnaire qui vient de se tenir à Amiens, vient en effet de prendre des décisions, d'adopter des résolutions — la charte d'Amiens de l'anarchisme révolutionnaire — contre lesquelles ne peuvent s'insurger que tous ceux qui ne désirent pas sincèrement une transformation radicale du milieu social par une révolution libératrice que préparera une éducation anarchiste et une propagande de tous les instants.

Ce qu'il y eut de particulièrement encourageant à ce Congrès, c'est la constatation qu'il n'y fut pas question de rivalités de personnalités ni de boutiques, c'est l'harmonie qui ne cessa d'y régner, c'est la volonté bien évidente de tous de donner au mouvement anarchiste communiste de ce pays toute l'ampleur, la puissance compatible avec le sublime idéal libertaire.

Certes, il est regrettable que les ressources financières extrêmement limitées des groupes anarchistes, l'éloignement du lieu du Congrès n'aient pas permis la réunion d'un plus grand nombre de délégués. Mais ce n'est que partie remise, et nous espérons bien, au prochain congrès, assister à une manifestation grandiose de concorde et de travail anarchiste qui sera le couronnement de l'œuvre élaborée à Amiens.

Sur les bases doctrinales du manifeste adopté au Congrès d'Orléans par l'unité des congressistes et à la rédaction

tion duquel des camarades comme Sébastien Faure, Georges Bastien, Locom, etc., avaient participé dans une étroite collaboration, une résolution d'organisation fédéraliste a été adoptée qui donnera satisfaction à tous ceux qui, à la suite du Congrès de Paris, ont quitté l'U. A. C. R., voyant dans les statuts l'acheminement vers un parti centralisé, dont les méthodes d'organisation seraient calquées sur celles des partis politiques partisans de la dictature.

Certes, il y eut des fautes commises, des exagérations de part et d'autre ; des camarades n'ont peut-être pas mis leurs actes d'accord avec les idées qu'ils avaient si ardemment défendues ; il y eut des défections ; une expérience malheureuse a pu être tentée ; tout cela n'existe plus.

Nous repartons sur une base solide et éprouvée, qui est celle de l'anarchisme communiste-révolutionnaire tel que le comprennent nos devanciers du Congrès de Saint-Imier.

L'arrêt de ne plus s'arrêter en chemin. L'erreur est humaine. Ce n'est pas de déchoir que de reconnaître, instruit par l'expérience, que l'on pouvait se fourvoyer.

Nous demandons à tous les anarchistes-communistes de faire leur examen de conscience, et de s'inspirer du même état d'esprit qui a présidé aux décisions du Congrès d'Amiens.

Ainsi que l'écrivait avec tant de raison Loréal dans le dernier numéro du *Libertaire* :

« Les forces d'autorité (fascisme bolchevisme, cléricanisme) s'organisent

solidement ; la réaction s'arme de jour en jour plus fortement ; la répression se fait de plus en plus violente.

Toutes les forces de mensonge sont outillées pour leur propagande néfaste. Il est temps que nous puissions faire entendre vigoureusement notre parole anarchiste-communiste ; il est temps que nous menions une active propagande pour arracher les ouvriers au bourrage de crâne cléricale, socialiste, démocratique ou bolcheviste.

Seule l'union fraternelle de tous les communistes libertaires pourra donner une vigueur et une intensité suffisantes à notre propagande d'agitation et d'éducation révolutionnaire.

Pour réaliser cette union fraternelle que ne peuvent que souhaiter tous ceux qui ont à cœur un renouveau d'activité de la propagande anarchiste, nous faisons appel à tous ceux, anarchistes communistes, qui, pour des raisons diverses, ont quitté l'Union Anarchiste, soit qu'ils soient entrés dans d'autres organisations, comme l'A.F.A., soit qu'ils soient restés dans l'expectative, et nous leur disons :

« Venez avec nous, venez coopérer à l'édification de la grande maison anarchiste-communiste révolutionnaire, venez joindre vos efforts à ceux qui désirent œuvrer avec vous, avec les mêmes droits et la même liberté, mais qui, isolés, ne peuvent, pas plus que vous, faire besogne efficace, et qui reconnaissent que seule l'union fait la force ».

« Lisez la résolution d'organisation adoptée par le Congrès d'Amiens, et voyez si vos droits sont diminués, si votre autonomie n'est pas sauvegardée ».

Camarades anarchistes-communistes, groupons-nous dans notre organisation fédéraliste, dont nous ne cesserons

d'améliorer les modalités, et demain, tous ensemble nous pourrions porter au capitalisme assassin, les coups les plus mortels.

Vive l'Unité anarchiste-communiste-révolutionnaire.

PIERRE MUALDES.

## Résolution sur l'organisation

Les délégués du Congrès d'Amiens, du 12 au 15 août 1928, après avoir examiné les conditions pour réaliser l'unité du mouvement anarchiste-communiste, se déclarent partisans de tout tenter pour ramener au sein de l'Union anarchiste-communiste tous les éléments qui acceptent la base doctrinale du manifeste d'Orléans.

Pour que notre mouvement anarchiste-communiste devienne puissant, et prenne la place qui devrait lui revenir dans le mouvement social, il est nécessaire que tous ceux qui se réclament des idées anarchistes-communistes révolutionnaires coordonnent leurs efforts et leur activité dans une organisation unique.

Un but commun : l'instauration d'une Société communiste-libertaire, étant à la base de notre organisation, le Congrès estime que, tout en laissant à chacun une liberté complète, l'organisation de notre mouvement, sur une base pratique, est une nécessité inéluctable, si nous voulons œuvrer d'une manière efficace pour la réalisation de notre idéal et faire face aux puissances d'autorité et de réaction qui se font de jour en jour plus agressives.

L'Union Anarchiste-Communiste-Révolutionnaire rassemblera tous les groupes, les fédérations régionales et les individualités isolées qui reconnaissent la nécessité de constituer un mouvement anarchiste-communiste-révolutionnaire organisé.

L'U. A. C. R. est à base fédéraliste. Dans chaque localité, où militent plusieurs camarades anarchistes, il est indispensable qu'ils s'unissent pour former un groupe local.

Dans une région où existent plusieurs groupes, ces derniers sont invités dans l'intérêt de la liaison et de l'activité de la propagande, à former une fédération régionale.

L'U. A. C. R. est l'ensemble de ces fédérations et de ces groupements, là où une fédération n'existe pas, et en attendant qu'elle se constitue.

Le Congrès recommande aux individualités isolées d'adhérer directement à l'U. A. C. R. et de faire tous les efforts pour constituer un groupe local.

Pour que l'U. A. C. R. puisse disposer de ressources régulières et assurer la vie des œuvres de propagande, journal, librairie, etc., qu'elle assume, les adhérents à l'U. A. C. R. s'engagent à verser annuellement une cotisation minimum de dix francs. Des cartes d'adhérents seront à la disposition des groupes qui en désireront.

Les groupes enverront à l'U. A. C. R. une cotisation mensuelle, au prorata de leurs moyens matériels.

Chaque année, un Congrès de l'U. A. C. R. réunira les groupes ayant participé à l'unité de l'organisation et ayant soutenu sa propagande.

Les Congrès détermineront la ligne de conduite, les modalités de la propagande, les moyens de développer notre mouvement.

Le Congrès désignera une Commission d'administration chargée de gérer les œuvres de l'U. A. C. R., d'appliquer dans la pratique et dans les détails, les décisions du Congrès et de mener selon les suggestions des groupes, toute l'action et la propagande nécessaires par les circonstances.

Dans les cas importants, la commission administrative consultera, par référendum, les groupes et fédérations adhérentes.

La Commission administrative nom-

mera, deux secrétaires et un trésorier, pour former le Bureau de l'U. A. C. R. Elle désignera également les autres délégués chargés d'administrer les œuvres de l'U. A. C. R. ; les délégués à la propagande, etc. Elle est chargée de contrôler leur administration. Ces nominations seront soumises à l'approbation du Congrès réuni.

Pendant l'intermédiaire, des Congrès, si un changement est nécessaire, avis sera demandé aux fédérations et groupes adhérents.

Au cas où des différents d'ordre tactique surgiraient, la plus grande liberté de discussion et de critique est assurée aux individualités, groupes et fédérations adhérents. Mais pour faire cesser la confusion qui existe dans le public sur notre mouvement, le Congrès invite les camarades à ne pas donner prise, par des critiques portées au dehors, à la malveillance, des ennemis de l'organisation. Les réunions de groupes, les Congrès régionaux et le Congrès national sont tout désignés pour discuter et applanir ces différents.

Le Congrès estime que la résolution ci-dessus, adoptée dans un désir profond d'unité, est de nature à rallier au sein de l'U. A. C. R., tous ceux qui veulent œuvrer pratiquement pour la réalisation de notre idéal, est convaincu que tous les camarades rallieront notre organisation.

## NOTRE TRIBUNE LIBRE

Le Congrès décide la tenue, dans le *Libertaire*, d'une Tribune de libre discussion où les différents points de vue de l'anarchisme révolutionnaire pourront se faire jour. On évitera, bien entendu, toutes polémiques personnelles. Il ne faut pas, toutefois, que cette rubrique prenne une place trop grande, susceptible de nuire à l'actualité et à la propagande populaire.



